



Éditorial

Introduction au libre arbitre

Introduction to free will

Le corps humain, dans sa double dimension corps vivant/corps vécu, est toujours dans un contexte situé où il doit fournir au sujet des informations physiques et psychiques pour favoriser les conditions de son choix. Paul Ricoeur a su, dès 1948, il y a 70 ans et dans le contexte de *l'Être et le Néant de Sartre* [1], dans son ouvrage *Le Volontaire et l'Involontaire* [2], distinguer les principaux concepts de la question de l'homme faillible, celle de l'étendue et de l'usage de son libre arbitre. Là où l'existentialisme projette l'homme dans une responsabilité en acte et sans mauvaise foi, la philosophie de la volonté doute des capacités humaines à décider par une imputation pure du moi. Le modèle cartésien de la seconde des *Méditations métaphysiques* [3] pourrait faire accroire en une indépendance absolue du moi qui serait capable de se séparer de toutes influences, point de passions, de rivalités, de complaisances ou de comparaisons qui viendraient altérer le jugement avant l'action et la détermination à l'accomplissement de l'acte.

Or, comme les articles de ce numéro l'exposent en des contextes aussi différents que la médiation écologique, l'addiction virtuelle, le dopage neuronal, la patience et l'impatience des robots, les scarifications, une nouvelle conception du libre arbitre structure désormais la psychopathologie : plutôt qu'un sujet entièrement indéterminé, l'incertitude et la mobilité contemporaines rendent difficile un arbitrage subjectif, comme dans la passage à l'acte, qui serait entièrement libre. Soixante ans après mai 68 la libération des consciences et des corps n'a pu réaliser que des révolutions partielles.

Avec l'intelligence artificielle et le transhumanisme, la robotisation vient questionner le libre arbitre mais cette fois sous une forme inversée : plutôt que la mécanisation de l'humain il s'agit de donner aux robots des signes du libre arbitre pour favoriser la croyance en son libre arbitre et déclencher une empathie plus grande :

« L'idée fut de renforcer l'effet de présence des machines en simulant et en suggérant un état de conscience, voire du libre arbitre dans leur rapport à autrui, grâce à la programmation de postures et de micromouvements inconscients. Le postulat était que si une créature a un comportement inconscient, notamment adopte certaines postures, des gestes ou des comportements liés au stress ou à l'apaisement, il serait sans doute possible que leur simulation suggérerait à l'interlocuteur que celle-ci aurait potentiellement une conscience, ou une forme de capacité de manifestation d'intentionnalité qui pourrait alors s'exprimer en contre-

point de cet "état de veille" . . . L'une des expérimentations de ces études préliminaires fut la mise en scène de certains mouvements pacificateurs ou des comportements issus du stress qui reposent sur la constitution en acte d'invariants sensorimoteurs, corporels ou gestuels, tels des tics ou des perturbations du comportement ressemblant à l'association de signes et de symptômes physiques et psychologiques inconscients. Ces types de mouvements peuvent ressembler à des troubles compulsifs, à des problèmes de contrôle d'impulsions, du maniérisme comportemental, du bégaiement, des tics moteurs ou vocaux, des tic transitoires, du « frotteurisme », des tremblements et des bâillements [4], par exemple. C'est ainsi que ces types d'ébauches de mouvements ont été paramétrés pour une amplitude de 3 à 7 cm, et une durée de 3 à 7 secondes. »

Ce lien entre la virtualité des mondes numériques et de l'adolescence est également souligné par la question de l'addiction de l'adolescent qui délaisserait pour un moment son travail de subjectivation. Le virtuel pourrait, alors, contenir les angoisses, la violence interne venant du processus adolescent et faisant écho à la problématique propre à chaque sujet. L'article s'interroge sur le virtuel et donne une piste de réflexion intéressante concernant les pathologies « au plus près du corps » comme les addictions.

La question du mensonge reste ici un problème clinique intéressant pour délimiter la liberté morale mais aussi subjective chez les enfants :

« L'analyse des dynamiques intersubjectives propres à l'acte de mentir montre que les individus se protègent du lien tout en tentant paradoxalement d'en établir un. Certes cet acte revêt un aspect transgressif, mais la destructivité qui lui est inhérente est néanmoins significative. De plus, le mensonge est par essence difficilement observable, ce qui complexifie encore son approche. En revanche, cet acte est plus aisément identifiable lorsqu'il émane d'enfants. Aussi ce phénomène a-t-il été assez bien cerné par les thérapeutes d'enfants. Leurs travaux sont ici utilisés pour montrer que les motifs inconscients qui poussent l'enfant à mentir éclairent la tendance pathologique au mensonge des adultes. Tous utilisent le mensonge comme un bouclier narcissique, les défendant d'une angoisse d'empiètement ».

La question n'est donc pas de savoir si d'un point de vue moral nous sommes libres ou non ; la liberté étant une notion fondée sur l'interaction avec l'environnement. Il n'y a pas de détermination d'un programme intentionnel dont le corps serait la réalisation implacable. Mais, il y a un ensemble de possibles dont certains seront actualisés par l'action. Par ensemble de possibles, nous voulons dire des scénarii, des schèmes, des cartes neuronales, des configurations, des habitudes, *i.e.* un ensemble d'informations qui est déjà pré-opérateur et qui va être opérationnel par la mise en action du corps. Le corps assure en permanence l'interaction inconsciente avec l'environnement. Le corps permet d'incorporer des informations et de nourrir le cerveau.

Le corps est la médiation qui exprime cette intentionnalité neuro-cognitive. On ne veut pas dire qu'il y aurait des contenus programmatiques, qu'il y aurait un programme d'action engrammé. Il y a plutôt des procédures intentionnelles qui reposent sur des structures implicites qui sont toujours en interaction avec l'environnement. Ce n'est pas, contrairement à l'intentionnalité husserlienne, une intention qui viserait un but dans l'environnement, mais c'est plutôt l'environnement qui vise la sensibilité du corps par l'interaction.

Il y a des processus, des structures implicites qui organisent de manière dynamique la connaissance. Ainsi ici, dans l'article « Hyper-réflexivité et perspective en première personne : un apport décisif de la psychopathologie phénoménologique contemporaine à la compréhension de la schizophrénie.

Download English Version:

<https://daneshyari.com/en/article/7266508>

Download Persian Version:

<https://daneshyari.com/article/7266508>

[Daneshyari.com](https://daneshyari.com)